

Un grand romancier d'aujourd'hui, un écrivain voyageur: DOMINIQUE FERNANDEZ

Dominique Fernandez est l'un des atouts, rares mais majeurs, de la création littéraire française du dernier quart de ce siècle. Ayant débuté sa carrière de romancier en 1959, avec *L'Écorce des pierres*, il a très vite conquis le succès, recevant en 1974 le prix Médicis pour son roman *Porporino ou les mystères de Naples*, qu'il considère comme son premier vrai roman. Avec *Porporino*, l'écrivain commence son deuxième cycle romanesque¹, les quatre romans qui précèdent, *L'Écorce des pierres*, *L'Aube*, *Lettre à Dora* et *Les Enfants de Gogol*, faisant partie du premier cycle appelé par l'auteur lui-même celui du *ressassement*. Ces livres du début sont particulièrement éclairants pour le chercheur de Dominique Fernandez, car ils révèlent l'univers de son œuvre; le romancier y met des personnages directement hantés par ses propres fantasmes, ses propres *complexes*, sans s'efforcer de transposition ou de projection hors de lui-même, ce qu'il fera dans ses romans de la maturité.

En vérité, avec *Porporino*, Fernandez a trouvé son principe de création, sa méthode qu'il énoncera en mettant, huit ans plus tard, en épigraphe à *Dans la main de l'ange* la célèbre phrase de Chateaubriand²: *On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre*.

J'ai appris que la bonne méthode n'est pas l'introspection, mais la projection, affirmera-t-il³. Le vrai romancier n'est pas celui qui parle de lui directement, mais celui qui se coule en des identités de rechange. Le travail romanesque commence là: dans le choix de doubles en qui il projettera ses tendances, ses fantasmes, son moi, sur un fond historique passé ou contemporain qui lui permettra de varier autant de fois qu'il le voudra les circonstances où ce moi déploiera ses virtualités. (...) Dans Porporino je me suis étudié en castrat napolitain du XVIII^e siècle, dans l'Ange en poète et dérangeur italien du XX^e.

La *gloire des parias* attire Dominique Fernandez qui choisit toujours des héros contestataires, des protagonistes qui aiment bafouer la morale et les mœurs, troubler l'ordre social et moral. Ainsi, Henri (*L'Écorce des pierres*) est un jeune de vingt ans, intelligent et brillant qui n'est pas capable de reconnaître l'attrance qu'il éprouve

pour un bel adolescent, Christian, et ne voit que l'amour que lui voue la sœur de celui-ci, Isabelle, un amour qu'il s'acharne à repousser; Jean (*L'Aube*) essaye d'expliquer à son amie Agathe son inaptitude au bonheur; John (*Lettre à Dora*) est le jeune Irlandais qui se dérobe à l'amour des femmes; Étienne et Stéphane (*Les Enfants de Gogol*) célèbrent *la splendeur misérable d'un destin inabouti*; David (*L'Étoile rose*) est un homosexuel dans une société qui le condamne; Winckelmann (*Signor Giovanni*), archéologue allemand, secrétaire de la bibliothèque vaticane et préfet des antiquités de Rome, est assassiné dans une misérable auberge de Trieste par son amant d'un soir; Pier Paolo (*Dans la main de l'ange*) est le révolté d'Ossessione et fait trembler l'Église et gronder l'armée...

La marginalité est donc un thème commun à l'œuvre romanesque de Dominique Fernandez, l'absence du père et la fascination de l'échec étant des thèmes récurrents dans les quatre premiers romans. Ces thèmes sont liés entre eux, l'un, la fascination de l'échec, dépendant de l'autre, l'absence du père. Le romancier fut lui-même un fils sans père⁴, mieux, son père fut triplement absent, d'abord éloigné du foyer familial par ses succès littéraires et mondains et son action politique, puis emporté à cinquante ans par une embolie et enfin englouti dans l'oubli ignominieux que lui valut son engagement collaborationniste. La création romanesque a donc été une sorte de *thérapie* pour l'écrivain, surtout *Les Enfants de Gogol*, roman freudien publié en mars 1971, après la publication dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* d'un texte fondamental *Introduction à la psychobiographie* où Dominique Fernandez exposait sa méthode critique, sa façon de lire et d'expliquer les œuvres d'art. Ce texte constituera, l'année suivante, la première partie de *L'Arbre jusqu'aux racines*, œuvre fondamentale de la critique contemporaine où l'auteur affirme que *la possibilité de créer ne dépend jamais d'une décision de l'esprit, qu'une œuvre se construit toujours sous la pression d'une expérience globale accumulée depuis les années de la petite enfance, que l'activité créatrice est la moins libre qui soit, qu'un déterminisme rigoureux se cache derrière ce que l'admiration naïve appelle le don, et qu'enfin le travail obscur des fantasmes et des pulsions qui débouche dans l'œuvre d'art est le même qui porte à la névrose, à la folie ou au crime*⁵.

On ne doit pas séparer l'œuvre de l'homme et de la vie dont

elle est issue. La psychobiographie est ainsi une méthode proposée par Dominique Fernandez qui vise à combler à la fois les lacunes de la biographie classique selon laquelle l'œuvre dépendrait du passé vécu comme une conséquence de sa cause, et celles de la conception purement structuraliste selon laquelle l'œuvre n'aurait aucun point de contact avec la biographie. La psychobiographie est donc *l'étude de l'interaction entre l'homme et l'œuvre et de leur unité saisie dans ses motivations inconscientes.*

Passons en revue les principaux chefs-d'œuvre de l'auteur et essayons d'en dégager les principaux thèmes.

Porporino ou les mystères de Naples, paru en 1974, est un roman sur la vie des castrats, à Naples, à la fin du XVIII^e siècle. C'est la peinture de la *Castrapolis* à son apogée, avec sa vie de cour, son foisonnement d'opéras, les familles paysannes et aussi les premières lueurs du *siècle des lumières*.

Porporino, né dans une pauvre famille paysanne, est destiné par son père à devenir castrat. C'est son éloignement de la vie normale qui est le principal thème du livre. Le problème psychologique des castrats, leur attitude à la fois soumise à la société et contestataire, leur liberté qui résulte du fait de n'appartenir à aucun sexe⁶ sont profondément analysés. Le roman est un hymne à la voix céleste des castrats, ces êtres androgynes qui anticipent les plus grandes *divas* et qui faisaient pâmer le public des opéras; c'est un hymne au temps qui nourrit *la nostalgie de l'Eden primordial où tout est dans tout et tout communique avec tout et le masculin avec le féminin sans distinction ni de sexes ni de personnes.*

La première partie du roman, la plus belle, la plus intéressante, raconte l'enfance traquée du futur castrat qui ne sait pas quelle menace pèse sur lui, mais la sent, comme il ressent la fureur et la révolte sourde et aussi l'impuissance de son père: *tu ne seras jamais bon à rien.*

Pour donner raison à son père, Porporino reste maladroit. Il laisse choir tout objet qu'il tient en sa main; il flotte comme un bouchon inutilisable à la surface de son petit monde. Rien d'étonnant s'il en est expulsé et vu comme un marginal. La thématique homosexuelle y prend, quoique de façon encore discrète, son véritable sens, thématique qui sera analysée plus ouvertement dans *L'Étoile rose* et *La Gloire du paria.*

Fernandez a lui même fait l'expérience de l'exclusion et il s'est fait le défenseur de l'homosexualité pour une raison *non sexuelle*: *Le sexe, écrit-il, n'est pas ce qui m'intéresse le plus dans l'homosexualité; la condition de marginal, d'exclu, voilà le fantasme qui a toujours mis en train mon imagination*⁷.

Porporino est l'être marginal par excellence, l'être *différent* qui est une contestation de la norme, de l'ordre établi, par son existence même. À cause de sa condition il souffre, mais il en jouit aussi: *La blessure sexuelle infligée au castrat, l'infamie de tels stigmates, dont les ovations du théâtre sont l'amère récompense, symbolise la destinée de l'homosexuel en milieu hostile*. Dominique Fernandez lui-même *juif de la sexualité* eut, dès l'adolescence, la certitude que sa propre condition d'homosexuel *serait une source de tourments sans fin, mais aussi le signe d'une secrète et merveilleuse élection*⁸. Homme laborieux, il n'abandonne jamais la plume. De *Mère Méditerranée*, livre mémorable sur l'Italie du Sud à *L'Échec de Pavese* où il a mis au point sa méthode de la psychobiographie il passe à *La Rose des Tudor* et les maîtrises du King's et du Saint John's College, où des enfants à la voix magique lui ont fait entrevoir le royaume de l'unité perdue, le mythe immémorial de l'androgynie, pour arriver à un admirable plaidoyer pour la liberté de chacun, *L'Étoile rose. Roman, mais aussi pamphlet, inventaire, mise au net, élogie, L'Étoile rose est une défense courageuse, passionnée et rassurante de l'homosexualité. Ou, mieux, un manuel du gay savoir, si l'on se conforme au vœu de l'auteur, qui voudrait que ce mot venu d'outre-Atlantique remplace homosexuel et homophile, qui ont des résonances médicales ou pharmaceutiques*⁹.

Roman d'amour, David, trente-cinq ans, rencontre l'ami qui va combler son cœur, Alain, un jeune révolté qui savait bien ce qu'il ne voulait pas. David entreprend de lui écrire une longue lettre, où il raconte l'histoire de sa vie, l'histoire de trente-cinq années pendant lesquelles la condition de l'homosexuel est passée de l'ombre à la lumière. Ce livre interroge les hommes politiques, les partis, les Églises et les États; il dénonce les grandes découvertes de la médecine et de la psychanalyse et pose des questions à l'homosexuel lui-même, car ne serait-il pas dur *de ne plus se sentir rejeté, donc grandi, magnifié, par la haine du prochain devenu compréhensif et indifférent?*

Une sorte de prolongement de ce long roman est *Une fleur de jasmin à l'oreille*, l'histoire de Roman et Julien. Celui-ci, pour la première fois en six ans de vie commune, reste seul à Paris pendant que son ami Roman part en voyage en Tunisie et médite à leur séparation et à la signification d'une rupture qui n'est pas forcément synonyme d'échec: *Ce qui avait été beau resterait beau... Penser qu'un amour parce qu'il se termine a été un échec est un péché contre la vie et un péché contre l'amour*. La rupture peut, en effet, être une renaissance. La tige de jasmin fleuri que, à chaque printemps, les jeunes hommes du pays ont coutume de porter à l'oreille ne cesse de le montrer.

À travers l'histoire d'amour vécue par Roman et Julien, nous connaissons l'opposition de deux éducations, deux façons de vivre leur marginalité: tous deux ont souffert, dans leurs milieux respectifs, d'une oppression sourde et humiliante, mais Roman a été le fils d'une mère divorcée, libérale et tolérante, tandis que Julien, dès la découverte de ses goûts par ses parents, a été condamné et rejeté par eux, exclu. Leur rencontre est l'accès à une vie libre et sans honte.

L'homosexuel le plus honteux de l'œuvre de Dominique Fernandez est Johan Joachim Winckelmann, célèbre historien de l'art qui, à l'âge mûr, sous le nom de Signor Giovanni¹⁰ est descendu dans une modeste auberge de Trieste où il fut assassiné par un être socialement inférieur appelé Arcangeli. Dominique Fernandez, à travers un dialogue entre Antoine et un interlocuteur chargé de faire toutes les objections possibles à ses interprétations, reexamine le procès d'Arcangeli pour arriver à la conclusion que le protagoniste du roman, Winckelmann, a provoqué son assassinat pour se punir de son désir. Pier Paolo, héros du roman *Dans la main de l'ange* est, lui aussi, assommé par un voyou. Tous deux des parias, Pier Paolo se distingue pourtant de Winckelmann, car il veut l'être, sa mort infâme (et glorieuse) comblant son vœu le plus profond: *Mon vœu le plus secret venait d'être accompli*, dit-il à la fin de sa longue lettre d'outre-tombe; *maintenant je m'en allais tranquille, ayant organisé dans chaque détail ma cérémonie funèbre et signé ma seule œuvre assurée de survivre à l'oubli*.

Pier Paolo rejette et est constamment rejeté par la société. Ses trente-trois procès en témoignent. Il passe sa vie en guerre contre

tout et contre tous, refusant toute victoire qui le priverait d'être dissident. Comme lui, Bernard, le personnage principal de *La Gloire du paria*, déplore la libéralisation des mœurs et sent la nostalgie du temps de la clandestinité, car être homosexuel dans une société qui vous tolère ne sert à rien. *L'alliance entre le maudit et la gloire est un thème qui court à travers tous mes romans. C'est même le sujet central de mon œuvre*¹¹, dit Fernandez à propos de ce roman où il parle du sida comme d'une *figure moderne de l'antique malédiction*.

Bernard et Marc vivent depuis trois ans un amour heureux. La différence de génération qui les sépare contribue même à rendre leur union plus positive. Bernard, écrivain renommé travaillant dans une maison d'édition, apporte à Marc, encore étudiant, une richesse, une diversité de vie que celui-ci n'avait pas trouvées auprès des garçons de son âge. Depuis mai 68, les temps ont bien changé, tout est devenu permis! Et si Marc se réjouit de la tolérance acquise, Bernard garde en lui une secrète nostalgie de la clandestinité perdue...

C'est sur cette souriante intimité que le sida va étendre sa menace. Dans une suite de scènes quotidiennes où Dominique Fernandez évoque à plaisir différents types d'humanité, il montre comment se reforme l'antique malédiction. *Homosexuel est devenu synonyme d'infecté par le sida*. Les réactions de Marc et de Bernard sont différentes: tandis que Marc s'indigne, Bernard relie le sida à la liberté conquise. *Tout ce qui se réalise trop parfaitement appelle le germe exterminateur*. Bernard va mourir, frappé par cette terrible maladie. Ses mœurs n'en sont pas la cause. Un coup de théâtre, à la fin du roman, nous apprend qu'une transfusion sanguine lui a inoculé le virus. Sans le savoir, il mourra innocent; pourtant, il a retrouvé dans l'épreuve *son unité, sa vérité profonde, l'exclusion, la solitude, le secret*: la vocation du paria.

Depuis *L'Étoile rose*, Dominique Fernandez a mis ces amours entre hommes au centre de son œuvre qu'il les situe dans notre temps (*Une fleur de jasmin à l'oreille, Dans la main de l'ange*) ou dans des époques lointaines (*Signor Giovanni, L'Amour*).

Dans ce dernier roman, Friedrich Overbeck, un jeune homme de dix-neuf ans, quitte Lübeck, sa famille et Élisa, sa fiancée, la stabilité d'une vie bourgeoise comme celle de son père, pour partir sur les routes à la recherche de lui-même, en quête de l'Amour. C'est l'amour pur que cherche Friedrich, et il espère le trouver dans ses

relations avec Franz, dont il ne peut attendre un quelconque avantage sur le plan de la réussite matérielle. Pourtant, il risque de perdre sa respectabilité aux yeux de la société, car l'attrance qu'il éprouve pour lui n'est pas seulement intellectuelle. Le roman, sous le titre le plus simple, est *une somme des thèmes de l'érudition, des expériences, des goûts et des voyages de l'écrivain, c'est l'éclairage sous lequel il a choisi d'aller à la découverte de la vie*¹². Fernandez y célèbre Stendhal et la pâtisserie viennoise, l'architecture baroque et les voix de castrats, Rossini et Pierre Pujet, la Sicile et l'homosexualité, le théâtre et l'opéra, les pérégrinations et la *dolce vita*. Dans un voyage ponctué d'illustres et imprévisibles rendez-vous, le romancier nous guide en complice vers la Ville éternelle et nous invite au voyage littéraire et esthétique.

En effet, l'Italie (celle du Sud) fut reconnue par Dominique Fernandez comme sa vraie patrie¹³. Or, c'est précisément en Sicile que se réfugie Porfirio Vasconcellos, le narrateur de *L'École du Sud* et *Porfirio et Constance*, qui n'est autre que Ramon Fernandez, le père de Dominique, que celui-ci essaye de peindre, de comprendre: *Tant que ma mère vivait, je n'ai même pas pensé écrire ce livre, affirme Dominique Fernandez. C'était impossible. Elle est morte en 1985, très âgée donc, et le soir même je décidais de m'atteler à la tâche. Je voulais comprendre - et je ne suis toujours pas fixé! - comment cet homme intelligent, cultivé, ouvert qu'était mon père, avait pu commettre cette faute: collaborer*¹⁴.

Dans ce beau roman, un homme raconte donc l'histoire d'un couple, les familles dont chacun d'eux est issu, leur enfance, leur jeunesse, leur rencontre, leur mariage et l'échec de leur vie conjugale. Ces mille pages d'une écriture sublime abordent la rencontre d'une aberration politique et d'un désastre privé, une vie marquée par une double faillite: politique et domestique.

Dominique Fernandez dédie à *la mémoire de Ramon et Liliane* ce livre inspiré par l'histoire de ses parents mais, une fois de plus, il s'est exploré lui-même en se glissant dans ses personnages, et surtout dans le personnage de Porfirio. Il s'amuse et s'émeut à opposer son père et sa mère, le Sud et le Nord, la Sicile et l'Auvergne, la culture baroque et l'esprit classique, la légèreté sensuelle et le puritanisme raide, le jésuitisme et le jansénisme, le sucre et le sel, les pâtisseries crémeuses et la cuisine au lard, Lampedusa et Pascal,

l'esprit bourbonien et la raison III^e République. Le père réinventé a les traits du fils, son goût de l'opéra et de l'Italie, notamment. Et la mère les qualités que n'avait pas ce père à la fois glorieux et innommable: (...) *à ma mère j'ai pris la rigueur et la persévérance, à mon père le goût de la licence et de la sensualité*¹⁵.

Or c'est précisément ce goût qui présidera aux deux derniers chefs-d'œuvre du romancier: *Le Dernier des Médicis* et *Tribunal d'Honneur*, parus en 1994 et 1997, respectivement. Dans le premier, Fernandez fait revivre un prince déchu du XVIII^e siècle italien: le scandaleux Gian Gastone de Médicis et dans le second le grand Tchaïkovski et les raisons de sa mystérieuse mort-suicide en 1893.

Dominique Fernandez a toujours admiré Alexandre Dumas, Stevenson, Melville, Conrad, Gogol et surtout Stendhal. Ces auteurs *l'ont conforté dans l'espoir que par le roman il était possible d'échapper au malheur de n'avoir qu'une identité, une seule nationalité, un seul état civil, une seule vie, un seul sexe: moyen de s'incarner en autant de doubles qu'il pourrait écrire de livres*¹⁶. Voilà pourquoi le romancier a exploré plusieurs des virtualités de son être. Chacun de ses livres a été une *autobiographie imaginaire* où il a pris, avec courage, la défense des minorités contre l'oppression majoritaire.

Eva da Silva Lima
Instituto Politécnico de Viana do Castelo

NOTES

- ¹ C'est le cycle de l'homosexualité.
- ² *Génie du Christianisme*, II, I, 3.
- ³ Dans *La Rigueur Baroque* (Art press, déc. 1985 - févr. 1986), une des interviews les plus importantes du romancier.
- ⁴ Cf. Da Silva Lima, Eva, *L'Image de la Femme dans l'œuvre romanesque de Dominique Fernandez*, Thèse de Doctorat, Lyon, 1996, pp. 27-34.
- ⁵ *L'Arbre jusqu'aux racines*, p.21.
- ⁶ Dominique Fernandez a plusieurs fois insisté sur le sens étymologique du mot *sexus*, qui vient de *sectus*, *coupé*, *séparé*, - mutilé, amputé... V. *La Rose des Tudors*, p. 18.
- ⁷ *Le Rapt de Ganymède*, p. 299.
- ⁸ Il faut noter que le roman *Porporino* devait d'abord s'appeler *Prestige et infamie*, titre qui conviendrait aussi à *Dans la main de l'ange* ou à *La Gloire du paria*.
- ⁹ Les mots sont d'Hector Bianciotti in *Le "gay" savoir*, *Le Nouvel Observateur*, n° 724, 25 septembre 1978, p. 88.
- ¹⁰ *Signor Giovanni* est aussi le titre du roman.
- ¹¹ In *Gai Pied Hebdo*, n° 258, p. 40. (Interview de Jacques Barozzi, février 1987).
- ¹² François Nourissier in *Figaro Magazine*, 1^{er} février 1986, p. 38.
- ¹³ Cf. *Dominique Fernandez: tel enfant, telle œuvre*, in *Intercâmbio*, n°7, p. 278.
- ¹⁴ In *Télérama*, n° 2144, 13 février 1991, p. 56.
- ¹⁵ *L'Evenement du Jeudi*, 9 au 15 janvier 1992.
- ¹⁶ In *Dominique Fernandez par lui-même*, texte paru en 1988 dans *Le Dictionnaire: Littérature française contemporaine* (Paris: François Bourin), ouvrage pour lequel le maître d'œuvre, Jérôme Garcin, avait demandé à chacun des écrivains qu'il avait sélectionnés de rédiger la notice le concernant.

Bibliographie

Note: Sauf mention expresse, tous les livres de Dominique Fernandez ont paru aux éditions Grasset, à Paris. Nous faisons suivre d'astérisque les titres disponibles en collection de poche.

Romans:

- L'Écorce des pierres* (1959, 227 pp.).
L'Aube (1962, 159 pp.).
Lettre à Dora (1969, 339 pp.).
Les Enfants de Gogol (1971, 301 pp.).
Porporino ou les mystères de Naples (1974, 397 pp.) *.
L'Étoile rose (1978, 432 pp.) *.
Une fleur de jasmin à l'oreille (1979, 205 pp.) *.
Signor Giovanni (Paris: Balland, coll. *L'instant romanesque*, 1981, 103 pp.).
Dans la main de l'ange (1982, 456 pp.) *.
L'Amour (1986, 417 pp.) *.
La Gloire du paria (1987, 255 pp.) *.
L'École du Sud (1991, 489 pp.) *.
Porfirio et Constance (1992, 503 pp.) *.
Le Dernier des Médicis (1994, 312 pp.).
Tribunal d'honneur (1996, 505 pp.).

Voyages:

- Mère Méditerranée* (1965, 269 pp.) *.

Essais:

- L'Échec de Pavese* (1968, 505 pp.).
L'Arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création (1972, 359 pp.)*.
La Rose des Tudors (Paris: Julliard, 1976, 125 pp.; rééd. revue et augm., 1989).
Le Rapt de Ganymède (1989, 363 pp.) *.

Bibliographie critique

- Da Silva Lima, Eva, *L'Image de la Femme dans l'œuvre romanesque de Dominique Fernandez*, Thèse de Doctorat, Université Lumière Lyon 2, Juin 1996.
Da Silva Lima, Eva, *Dominique Fernandez: tel enfant, telle œuvre*, in *Intercâmbio*, n° 7, 1996, pp. 271-292.